

Libretto

WOLFGANG AMADEUS MOZART

VOYAGE
À PARIS

(AVEC SA MÈRE)

14 MARS 1778 – JANVIER 1779

PARIS, NANCY, STRASBOURG, MANHEIM,
KAISERSHEIM, MUNICH, SALZBOURG.

Traduit de l'allemand et annoté par
HENRI DE CURZON

Libretto

© Éditions Libretto/Libella, Paris, 2020.

ISBN : 978-2-36914-570-7

À SON PÈRE

Paris, 24 mars 1778.

Hier lundi 23, à quatre heures de l'après-midi, nous sommes, grâce à Dieu, arrivés heureusement ici; cela fait donc neuf jours et demi que nous avons passés en voyage! Nous pensions vraiment que nous ne pourrions l'endurer jusqu'au bout! De ma vie je ne me suis si fort *ennuyé*¹! – Vous pouvez vous figurer aisément ce que c'est que de quitter Manheim et tant de chers et bons amis, et d'être ensuite obligés de vivre, neuf jours et demi durant, non seulement sans ces bons amis, mais sans voir personne, sans âme qui vive, avec qui se promener ou causer! – Mais maintenant, Dieu soit loué et béni, nous sommes arrivés et au bout [de nos peines]. J'espère qu'avec l'aide de Dieu, tout ira bien.

Aujourd'hui, nous prendrons un *fiacre* pour aller voir Grimm et Wendling. Mais demain matin, j'irai chez le ministre de l'Électeur palatin, M. de Sickingen, qui est grand connaisseur et amateur passionné de musique, et pour qui j'ai deux lettres de M. de Gemmingen² et de M. Cannabieh. – Avant mon départ de Manheim, j'ai fait copier, pour M. de Gemmingen, le quatuor composé à Lodi [K. 80], le soir, dans l'auberge, et le quintette [K. 174], et les variations de Fischer

1. Les mots en italique dans le texte sont en français dans l'original.

2. Le baron Otto de Gemmingen était un homme de lettres, ami et grand admirateur de Mozart.

[K. 179]. Il m'écrivit alors un billet extrêmement aimable où il témoignait sa satisfaction du souvenir que je lui laissais ; il m'envoyait aussi une lettre pour son excellent ami, M. de Sickingen, avec ces mots : « Je suis convaincu que vous serez une meilleure recommandation pour la lettre, que la lettre n'en pourra être une pour vous. » Et, afin de me dédommager des frais de copie, il y joignait trois *louis d'or*. Enfin il m'assurait de son amitié et me demandait la mienne. – Je puis dire que tous les gentilshommes qui me connaissaient, les conseillers auliques, conseillers de chambre et autres gens honorables, ainsi que tout l'orchestre de la cour se montrèrent très fâchés et attristés de mon départ. C'est la pure vérité !

Nous sommes partis le samedi 14, et, le jeudi d'avant, il y avait eu encore un concert l'après-midi, chez les Cannabich, où l'on avait joué mon concerto pour trois pianos [K. 242]. Mlle Rose Cannabich jouait le premier piano, Mlle Weber, le second, et Mlle Pierron Serrarius, la nymphe de notre maison, le troisième. Nous avons fait trois répétitions, et cela a très bien marché. – Mlle Weber a chanté trois airs de moi : « *L'aer tranquillo* » du *Rè Pastore* [K. 208, n° 8] et le nouvel air : « *Non so d'onde viene* » [K. 294]. Avec ce dernier morceau ma chère Weber s'est fait et m'a fait un honneur indescriptible ; tous les auditeurs ont dit qu'aucun air ne les avait encore émus comme celui-là. Mais aussi c'est qu'elle l'a chanté comme il faut le chanter. Cannabich s'est écrié dès qu'elle a eu fini : « *Bravo, bravissimo maestro, veramente scritta da maestro¹ !* » – C'est là que j'ai entendu pour la première fois l'air avec les instruments. Que je voudrais que vous l'eussiez entendu, vous aussi !... mais tel qu'il a été exécuté et chanté cette fois-là, avec cette justesse de sentiment dans les *piano* et les *forte* !... Qui sait ? peut-être l'entendrez-vous un jour... Je l'espère. – L'orchestre ne cessait de louer l'air et d'en parler.

1. « [...] C'est vraiment écrit de main de maître ! »

J'ai beaucoup de bons amis à Manheim (et distingués, ... riches...) qui désiraient fort me garder là-bas. – Eh! bien! soit! moi je suis là où l'on paye bien. Qui sait? peut-être cela viendrait-il. Je le désire et... c'est toujours comme cela chez moi, ... j'ai toujours encore de l'espoir. – Cannabich est un homme droit et honorable, et mon très bon ami. Il n'a qu'un défaut, c'est d'être encore un peu léger et distrait, quoiqu'il ne soit plus guère jeune. Si l'on n'est pas sans cesse après lui, il oublie tout. Mais quand la conversation tombe sur un de ses bons amis, alors il se met à parler comme un butor et prend violemment ses intérêts; et cela est accepté, car il a du *crédit*. – Du reste, quant à de la gratitude polie [de sa part], je n'ai rien à en dire, et je dois reconnaître, au contraire, que les Weber, malgré leur pauvreté et leur manque de ressources, ... et bien que je n'aie pas fait autant pour eux, se sont montrés plus reconnaissants. M. et Mme Cannabich ne m'ont pas dit un mot, – je ne veux pas même parler de [m'offrir] un petit souvenir, ne fût-ce qu'une bagatelle, et seulement pour me montrer leur bon cœur, – mais rien du tout, pas même un: «Je vous remercie!», à moi qui ai perdu tant de temps et me suis donné tant de peine pour leur fille! – Celle-ci peut certainement maintenant se faire entendre partout; pour une jeune fille de quatorze ans, simple amatrice, elle joue tout à fait bien, et tout Manheim sait que c'est à moi qu'elle le doit. Elle a maintenant du sentiment, de la mesure; elle sait faire le trille et son doigté est meilleur, ce qu'elle n'avait pas auparavant. Aussi, dans trois mois je leur manquerai joliment!... car je crains bien qu'elle ne se gâte de nouveau, et cela par sa faute! Lorsqu'elle n'a pas constamment auprès d'elle un maître habile, elle ne fait rien de bon, car elle est encore trop enfant et trop légère pour étudier sérieusement et utilement toute seule¹.

1. Rose Cannabich est devenue une virtuose éminente; elle est citée comme telle dans l'*Almanach musical* de C. L. Junker (année 1783).

Mlle Weber m'a tricoté, par bon cœur, deux paires de mitaines, dont elle m'a fait présent comme souvenir et faible marque de reconnaissance. Le père m'a fait pour rien toutes les copies dont j'ai eu besoin et m'a donné du papier à musique. Il m'a offert les comédies de Molière (parce qu'il avait appris que je ne les avais encore jamais lues) et a écrit dedans : « *Ricevi, amico, le opere del Moliere, in segno di gratitudine, e qualche volta ricordati di me¹* ». – Quand il fut seul avec maman, il lui dit : « C'est notre meilleur ami qui part, notre bienfaiteur ! Oh ! c'est bien sûr ; sans Monsieur votre fils !... Il a fait beaucoup pour ma fille et a pris ses intérêts bien à cœur ! Elle ne pourra jamais lui en être assez reconnaissante ! »

Le jour qui a précédé mon départ, ils ont voulu m'avoir encore à souper. « Mais comme j'étais forcé d'être à la maison, cela n'a pu se faire. » J'ai dû pourtant leur accorder deux heures, avant le repas. Ils n'ont pas cessé de me remercier, disant qu'ils auraient seulement désiré être en état de me témoigner leur reconnaissance. Quand je partis, tous pleurèrent. Je vous demande pardon, mais les larmes me viennent aux yeux quand j'y pense. Lui, descendit l'escalier avec moi, resta sous le porche jusqu'à ce que j'eusse tourné le coin de la rue, et me cria encore : « *Adieu !* »...

1. « Reçois, ami, les œuvres de Molière, en signe de gratitude et souviens-toi quelquefois de moi. »

À SON PÈRE

Paris, 5 avril 1778.

... Il faut maintenant que j'explique plus clairement ce que maman a écrit d'une manière trop obscure. – Monsieur le maître de chapelle, Holzbauer, a envoyé ici un *Miserere* ; mais, comme à Manheim les chœurs sont faibles et mal fournis, et qu'ici, au contraire, ils sont puissants et bons, ses chœurs n'auraient fait aucun effet, et M. Le Gros (directeur du Concert spirituel¹) m'a demandé d'en faire d'autres. – Le chœur d'ouverture reste celui de Holzbauer. Le premier qui soit de moi est : « *Quoniam iniquitatem meam* », allegro ; le second : « *Ecce enim in iniquitatibus* », adagio ; puis, allegro : « *Ecce enim veritatem dilexisti* », jusqu'à : « *Ossa humiliata* ». – Alors un andante pour soprano, ténor, basse soit : « *Cui munium* », mais avec « *Redde mini* », allegro jusqu'à : « *Ad te convertentur*. Là j'ai introduit un récitatif pour voix de basse : « *Libera me de sanguinibus* », que suit un air de basse de Holzbauer. – Puis, comme « *Sacrificium Deo spiritus* » est un air andante, écrit pour Raaff, avec hautbois et basson solo, j'y ai ajouté un petit récitatif avec hautbois et basson concertants ; car on aime maintenant les récitatifs ici. – « *Benignè fac* », jusqu'à : « *Muri Jerusalem* », chœur, andante moderato ;

1. Joseph Le Gros, célèbre ténor de l'Opéra de Paris, dirigea le Concert spirituel depuis 1777 jusqu'à sa suppression, en 1791.

puis «*Tune acceptabis*» jusqu'à : «*Super altare*», allegro, ténor (Le Gros) et chœur. – *Finis*¹.

Je puis dire que je suis très joyeux d'avoir terminé ce griffonnage, car lorsqu'on ne peut écrire chez soi et qu'en outre on est *pressé*, c'est une malédiction!... Maintenant, grâce à Dieu, j'en suis quitte, et j'espère que cela fera de l'effet. – M. Gossec², que vous devez connaître, a dit à M. Le Gros, après avoir vu mon premier chœur (je n'étais pas là), qu'il est *charmant* et fera certainement bon effet; que les paroles en sont très bien mises, et surtout qu'il est parfaitement composé. – M. Gossec est mon très bon ami, un homme très sec.

Ce n'est pas un acte pour un opéra que je ferai, mais un opéra tout entier, en *deux actes*. Le poète a déjà terminé le premier acte. Noverre³, chez qui j'ai mes repas aussi souvent que je veux, a pris la chose sur lui et en a donné l'idée. Je crois que ce sera intitulé : *Alexandre et Roxane*. – Mme Jenomé est ici. – Maintenant je vais composer une *symphonie concertante*⁴ pour flûte (Wendling), hautbois (Ramm), cor (Punto) et basson (Ritter). – Punto a une émission *magnifique*.

Je reviens à l'instant du *Concert spirituel*. Le baron Grimm et moi nous donnons souvent un libre cours à notre indignation musicale contre la musique d'ici; *N.B.* entre nous, car en public ce sont des : *Bravo, bravissimo!* et des applaudissements au point que les doigts vous brûlent. « Ce qui me vexe le plus dans l'affaire, c'est que messieurs les Français n'ont

1. Aucun morceau de ce travail n'a pu être retrouvé.

2. François-Joseph Gossec, compositeur belge, fut successivement (de 1784 à 1817) directeur de l'École royale de chant, puis du Conservatoire. – Il fit partie de l'Académie des Beaux-Arts depuis sa fondation. En 1778, il était un des directeurs du Concert spirituel.

3. Jean-Georges Noverre, célèbre danseur et maître de ballet à l'Opéra de 1776 à 1780.

4. Cette symphonie n'a pas été retrouvée.

assez amélioré leur *goût* que pour pouvoir maintenant écouter aussi ce qui est bon. Si du moins ils reconnaissaient que leur musique est mauvaise!... ah! ma foi!... et le chant!... *oimè!* Encore si aucune Française ne chantait d'italien, je lui pardonnerais ses crialleries françaises! mais gâter de la bonne musique,... c'est insoutenable!»

À SON PÈRE

Paris, 1^{er} mai 1778.

Nous avons reçu exactement votre lettre du 12 avril ; je pensais toujours à reculer ma lettre jusqu'au moment où je pourrais vous écrire quelque chose de plus et de nouveau sur notre situation. Mais je suis bien forcé maintenant de ne vous parler encore que de perspectives petites et douteuses¹.

Le petit violoncelliste Zygmontofsky et son mauvais père sont ici ; peut-être vous l'ai-je déjà écrit. Je le mentionne seulement en passant, parce que je viens de me souvenir que je l'ai vu à l'endroit dont je veux actuellement vous parler, c'est-à-dire chez Mme la duchesse de Chabot². M. Grimm me donna une lettre pour elle, et j'allai la voir en voiture. Le contenu de la lettre avait pour but principal de me *recommander* à la duchesse de Bourbon, – qui était autrefois au couvent³, – de me faire faire de nouveau sa connaissance et de me rappeler à son souvenir. Huit jours se passèrent sans la moindre nouvelle.

À cette première visite, Mme de Chabot m'avait engagé à revenir dans huit jours ; je tins parole et je vins. Il me fallut

1. Nissen.

2. Fille du comte Stafford.

3. « Autrefois », c'est-à-dire en 1763-1764, lors du premier voyage de Mozart à Paris. Elle avait alors quinze ans et passa quelques années au couvent. Elle était fille du duc d'Orléans et sœur du duc de Chartres (Philippe-Égalité).

d'abord attendre une demi-heure dans une grande chambre glacée, non chauffée et sans cheminée. Enfin Mme de Chabot arriva, avec la plus grande politesse, et me pria de me contenter du piano [qui était là], attendu qu'aucun des siens n'était en état, ... et de vouloir bien m'y essayer. – Je lui dis que je jouerais de grand cœur quelque chose, mais que, pour le moment, cela m'était impossible parce que je ne sentais plus mes doigts de froid, et je la priai de vouloir bien au moins me faire conduire dans une chambre où il y eût une cheminée. – « *Oh ! oui, monsieur, vous avez raison.* » Ce fut toute sa réponse ; puis elle s'assit et se mit à dessiner pendant une heure entière en *compagnie* d'autres messieurs qui étaient tous assis en cercle autour d'une grande table ; – et moi, j'eus l'honneur d'attendre là toute une heure. Les fenêtres et les portes étaient ouvertes ; j'avais froid non seulement aux mains, mais à tout le corps, et la tête commença bientôt à me faire mal. En même temps : *allum silentium*, et je ne savais que devenir avec ce froid, ce mal de tête et cet ennui ! À chaque instant je me disais que, si ce n'était pour M. Grimm, je repartirais immédiatement.

Enfin, pour couper court, je jouai sur ce misérable et détestable piano-forte. Mais le plus vexant, c'est que Mme de Chabot et tous ces messieurs n'interrompirent pas un moment leur dessin, mais le continuèrent tout le temps, de sorte que je dus jouer pour les fauteuils, la table et les murs. Les circonstances étant si défavorables, je perdis patience !... Je commençai les variations de Fischer, j'en jouai la moitié et me levai. Aussitôt on me fit une foule d'*éloges*. Mais je dis ce qu'il y avait à dire, c'est que je ne pouvais me faire aucun honneur avec un pareil piano, et que je serais bien aise qu'on voulût bien choisir un autre jour où il y aurait un meilleur piano. – Elle ne voulut pourtant pas me laisser partir et je dus encore attendre une demi-heure l'arrivée de son mari. Celui-ci s'assit à côté de moi et m'écouta avec la plus grande

attention et moi... moi, cela me fit oublier le froid et le mal de tête, et, en dépit du misérable piano, je jouai comme je joue quand je suis bien en train. – Donnez-moi le meilleur piano de l'Europe et, pour auditeurs, des gens qui ne comprennent ou ne veulent rien comprendre, qui ne sentent pas avec moi ce que je joue, et je perds tout plaisir à jouer. – J'ai raconté toute l'histoire, après coup, à M. Grimm.

Vous m'écrivez qu'il me faudra faire beaucoup de visites, soit pour former de nouvelles connaissances, soit pour renouveler les anciennes. Mais cela n'est pas possible : les distances sont trop grandes et il y a trop de boue pour aller à pied, – car il y a à Paris une boue indescriptible ! Et, quant à prendre une voiture, ... on a tout de suite l'honneur de dépenser quatre ou cinq *livres* dans sa journée, et inutilement encore ! Les gens vous font force compliments, et puis c'est tout. Ils m'invitent à revenir tel ou tel jour ; je joue, on s'écrie alors : « *Oh ! c'est un prodige ! c'est inconcevable ! c'est étonnant ! ...* » et là-dessus, *adieu*. – J'ai dépensé assez d'argent de cette manière au commencement, et souvent inutilement, parce que je ne rencontrais pas les gens. On ne peut s'imaginer, quand on n'est pas à Paris, comme tout cela est désagréable ! ... Et puis, surtout, c'est que Paris a beaucoup changé ; les Français n'ont plus, à beaucoup près, autant de *politesse* qu'il y a quinze ans ; ils frisent maintenant la grossièreté et sont horriblement orgueilleux.

Maintenant, il faut que je vous fasse une description du *Concert spirituel*. – Je dois vous dire bien vite, en passant, que mon travail pour les chœurs a été, pour ainsi dire, inutile, car le *Miserere* de Holzbauer est déjà long en lui-même et n'a pas plu ; de sorte qu'on n'a exécuté que deux de mes chœurs, au lieu de quatre, et naturellement on a laissé de côté le meilleur. Mais cela ne signifie pas grand-chose, car beaucoup [des auditeurs] ignoraient qu'il y eût là quelque chose de moi, et la plupart ne me connaissaient nullement. – Du reste, mes

chœurs ont eu une vive approbation à la répétition, et moi-même (car je ne fais pas grand fond sur les éloges des Parisiens) j'en ai été très content.

Quant à la *symphonie concertante*, il y a, là aussi, une difficulté; mais, en outre, je crois qu'il y a quelque autre chose qui se met en travers. J'ai des ennemis ici aussi..., et où n'en ai-je pas eu?... C'est bon signe, du reste. – J'ai dû composer la symphonie avec la plus grande hâte, je me suis bien appliqué, et les quatre exécutants concertants en ont été, et en sont encore tout à fait épris. Le Gros l'a gardée quatre jours, pour la faire copier, et pourtant je la revoyais toujours, gisant à la même place. À la fin – c'est avant-hier – je ne la vois plus;... je me mets à chercher soigneusement sous toutes les paperasses de musique... et l'y trouve cachée. Je ne fais semblant de rien, mais je demande à Le Gros: «*À propos, avez-vous déjà donné à copier ma symphonie concertante?*» – «Non, je l'ai oublié.» – Comme, naturellement, je ne puis pas lui ordonner de la faire copier et exécuter, je me tus, et j'allai au concert les deux jours où elle aurait dû être jouée. Ramm et Punto vinrent à moi dans la plus grande animation, et me demandèrent pourquoi on ne donnait pas ma *symphonie concertante*. – «Je n'en sais rien; c'est la première fois que j'en entends parler; je ne suis au courant de rien.» – Ramm est devenu furieux et a exprimé son vif mécontentement sur Le Gros, en français, dans le foyer des artistes, disant que ce n'était pas beau de sa part, etc.

Ce qui me contrarie le plus dans toute l'affaire, c'est que Le Gros ne m'en a pas dit un seul mot et que j'ai dû avoir l'air de ne rien savoir. Si seulement il m'avait fait une *excuse*, par exemple qu'on était trop à court de temps,... ou autre chose de ce genre,... mais rien! – Ce que je crois, c'est que c'est Cambini qui en est cause, un *maestro* italien qui est ici; et cela parce que, bien innocemment, je l'ai mis sous l'éteignoir à notre première rencontre chez Le Gros. Il a fait des

quintettes très jolis ; j'en ai entendu un à Manheim, dont je lui adressai tous mes éloges, et je me mis à en jouer le commencement. Mais il y avait là Ritter, Ramm et Punto qui ne me laissèrent pas de repos, me pressant de continuer et d'inventer moi-même ce que je ne savais pas ; je le fis donc, et Cambini fut tout hors de lui et ne put s'empêcher de dire : « *Questa è una gran testa !* » Eh ! bien ! l'incident n'aura probablement pas été de son goût.

Si Paris était un lieu où les gens eussent des oreilles, du cœur pour sentir et tant soit peu d'intelligence et de goût pour la musique, je rirais de bon cœur de tout cela¹ ! Mais je ne suis entouré que de brutes et d'imbéciles (au point de vue de la musique). Et comment en pourrait-il être autrement ? Dans toutes leurs actions, leurs désirs et leurs *passions*, ils sont les mêmes ! Il n'y a vraiment pas au monde un lieu comme Paris ! Et ne croyez pas que j'extravague quand je parle en ces termes de la musique d'ici ; adressez-vous à qui vous voudrez, – excepté à un Français de naissance et pourvu que ce soit à quelqu'un à qui l'on puisse s'adresser), – on vous dira la même chose.

Enfin, je suis ici, je dois tenir bon, et cela pour l'amour de vous. Je rendrai grâces au Dieu tout-puissant si j'en reviens sans m'être gâté le goût. Je lui demande tous les jours qu'il me fasse la grâce de tout supporter ici avec constance, de me faire honneur à moi et à toute la nation allemande, puisque tout est pour sa plus grande gloire ; je le supplie de m'accorder de faire ma fortune et de gagner beaucoup d'argent, afin d'être en état de vous aider à sortir de votre position, si triste actuellement, et pour que nous puissions vivre heureux et

1. Ces gens que Mozart accuse d'être sans oreilles, sans cœur, sans goût pour la musique se pressaient aux opéras de Gluck et de Piccini, et faisaient grand accueil à tous les artistes. – Ils applaudirent avec enthousiasme, comme on va le voir, les symphonies de Mozart qui furent exécutées au Concert spirituel.

contents tous ensemble. Du reste, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel! – Mais vous, mon père chéri, je vous supplie, en attendant, de faire tout votre possible pour que je puisse revoir l'Italie et y ressusciter après [mon séjour ici]. Faites-moi ce plaisir bientôt, je vous en prie!... Mais, pour le moment, je vous prie d'être bien gai; je me frayerai un passage comme je pourrai,... pourvu seulement que j'en sorte tout entier! *Adieu.*

À SON PÈRE

Paris, 14 mai 1778.

J'ai déjà tant à faire maintenant ! Que sera-ce donc cet hiver?... – Je crois que je vous ai déjà écrit dans ma dernière lettre que le duc de Guines, dont la fille est mon élève pour la *composition*, joue de la flûte d'une manière incomparable, et elle, admirablement de la harpe. Elle a beaucoup de talent et de dispositions, et surtout une mémoire extraordinaire, puisqu'elle joue par cœur tous ses morceaux et qu'elle en sait au moins deux cents ; mais elle doute fort d'avoir aussi des dispositions pour la composition, particulièrement sous le rapport des *idées*. Cependant son père (qui, entre nous soit dit, est un peu trop affolé d'elle) prétend qu'elle a bien certainement des idées, que ce n'est que timidité,... qu'elle manque seulement de confiance en elle-même. Nous verrons bien ! Si elle n'arrive pas à avoir une idée (car, pour le moment, elle n'en a véritablement aucune), on n'y pourra rien. Dieu sait que je ne puis pas lui en donner !... L'intention du père n'est pas d'en faire un grand compositeur : « Elle ne devra pas, me disait-il, composer des opéras, de grands airs, des concertos ou des symphonies, mais seulement de grandes sonates pour son instrument et pour le mien. »

Aujourd'hui, je lui ai donné sa quatrième leçon ; pour ce qui est des règles de la composition et de l'harmonie, je suis assez content d'elle. Elle a très bien mis la basse au premier menuet que je lui ai apporté, et commence déjà à écrire à

trois parties ; cela va bien, mais elle *s'ennuie* tout de suite. Moi, je n'y puis rien ; il m'est impossible d'aller de l'avant : c'est trop tôt, quand même les dispositions y seraient réellement, et il n'y en a malheureusement pas du tout. Il faudra faire tout à force d'art, car elle n'a aucune idée : rien ne vient ; j'ai essayé avec elle de toutes les manières. – Entre autres choses, il m'est venu à l'esprit de lui écrire un menuet tout à fait simple et d'essayer si elle ne pourrait pas faire dessus une variation... Bah ! ce fut en vain !... Ah ! pensais-je, c'est qu'elle ne sait pas comment et par quoi elle doit commencer. Je me mis donc à varier la première mesure seulement, et lui dis qu'il fallait continuer comme cela, en restant dans la même donnée. Cela finit par aller passablement. Quand ce fut terminé, je l'engageai à commencer quelque chose elle-même, rien que la partie haute, une simple mélodie. Eh ! bien ! elle réfléchit un grand quart d'heure et rien ne vint. – Alors j'écrivis quatre mesures d'un menuet et lui dis : « Voyez un peu quel âne je fais ! Voici que je commence un menuet et je ne puis même pas en achever la première reprise !... Ayez donc la bonté de le terminer. » Elle crut que c'était impossible. À la fin, avec beaucoup de peine, elle trouva quelque chose, et je m'estimai heureux qu'une fois, au moins, il lui vint une idée. – Elle dut alors terminer le menuet tout entier, la haute seulement, s'entend. Comme travail à faire seule, je ne lui ai pas indiqué autre chose que de changer mes quatre mesures, de trouver quelque idée par elle-même, un autre début, ne fût-ce que sur la même harmonie, pourvu seulement que la mélodie fût différente. Demain, je verrai ce qu'il en sera.

J'aurai bientôt, à ce que je crois, le poème de mon opéra en deux actes. Il faudra alors que je le présente au Directeur, M. de Vismes, pour qu'il l'accepte ; mais il n'y a pas de doute à avoir à cet égard, car c'est Noverre qui l'a proposé, et De Vismes lui doit sa position. Noverre fera aussi,

bientôt, un nouveau ballet, et c'est moi qui en composerai la musique. – Rudolf¹ (le cor) est ici, au service du roi, et il est mon très bon ami; il comprend à fond la composition et écrit bien. Il m'a offert la place d'organiste à Versailles, si je veux la prendre. Elle rapporte 2 000 livres par an; il faudrait passer six mois à Versailles et les autres six mois à Paris, ou n'importe où je voudrais. Je ne crois pourtant pas que j'accepte; il faut que je consulte de bons amis à ce sujet. – 2 000 *livres*, ce n'est pas déjà une si grosse somme! En monnaie allemande, oui, mais pas ici. Cela fait bien, à la vérité, 83 *louis d'or* et 8 *livres* par an: soit 915 florins et 45 kreutzers de notre monnaie (et ce serait beaucoup chez nous, il est vrai). Mais ici, 333 thalers et 2 *livres*, ce n'est guère; car c'est effrayant comme un thaler file vite! Je ne m'étonne pas qu'on ne puisse faire grand-chose ici avec un *louis d'or*, car c'est très peu. 4 thalers ou un *louis d'or*² (ce qui est la même chose) sont tout de suite dépensés. – Et maintenant, *Adieu*.

1. Jean-Joseph Rudolf ou Rodolphe, membre de la Chapelle royale; plus tard professeur de solfège au Conservatoire.

2. Louis d'or de 24 francs.

À SON PÈRE

Paris, 29 mai 1778.

Je me porte, grâce à Dieu, très passablement, tout en ne sachant souvent pas si je suis chair ou poisson ; je n'ai ni froid, ni chaud, ... je ne trouve grand plaisir à rien. Mais ce qui me ranime le plus et me conserve bon courage, c'est la pensée que vous vous portez bien, mon cher papa et ma sœur chérie, ... que je suis un honnête Allemand, et que, s'il ne m'est pas toujours permis de parler, je puis, du moins, penser ce que je veux ; mais c'est tout.

Hier, je suis allé pour la seconde fois chez M. le comte de Sickingen, ambassadeur de l'Électeur palatin (j'y avais déjà dîné une fois avec MM. Wendling et Raaff). Je ne sais si je vous ai déjà écrit que c'est un homme *charmant*, amateur *passionné* et connaisseur en musique. J'ai passé huit heures, tout seul chez lui, la matinée entière et l'après-midi jusqu'à dix heures du soir, toujours au piano, jouant, louant, admirant, analysant, raisonnant et critiquant avec lui toute sorte de musique. Il a environ trente partitions d'opéras.

Maintenant, il faut que je vous dise que j'ai eu l'honneur de voir une traduction française de votre « École du violon ¹ ». – Je crois qu'elle date d'au moins huit ans. Ayant à acheter l'œuvre des sonates de Schubert pour une de mes élèves, je

1. Cette œuvre de L. Mozart est très estimée en Allemagne. Elle date de 1766.

suis entré précisément dans le magasin de musique [qui l'a éditée]. Mais j'y retournerai prochainement et je l'examinerai de plus près, afin de pouvoir vous en écrire plus en détail ; ce jour-là, j'avais trop peu de temps.